

Folie et identité féminine postcoloniale dans *La folie et la mort* de Ken Bugul

Madeleine Tonleu
(University of Pretoria)

Abstract

In this article, I explore the question of madness and feminism as presented by Ken Bugul in La folie et la mort (2000). Madness in this novel is firstly analysed as a socio-political crisis caused by, among other things, bad governance and secondly, as a metaphor for women's emancipation. I examine the representation of the characters and how the author links their daily experiences to the negotiation of their identity. I draw on critical references from feminism and about madness to demonstrate that the forms of alienation experienced in Africa after independence are a direct consequence of the political systems put in place. They can therefore be compared to madness, which is not only an evil, but can also be a solution, a revolt that unfolds through the writings of African feminists.

Keywords: Ken Bugul; madness; alienation; female assertion; cultural identity

Mots-clés : Ken Bugul ; folie ; aliénation ; affirmation féminine ; identité culturelle

La folie et la mort (2000) de Ken Bugul est un roman qui fait part de la crise existentielle d'une jeunesse africaine qui a perdu tous ses repères. Bugul, auteure sénégalaise de renom, met en scène dans ce récit des personnages qui naviguent dans un environnement pathologique sans issue à l'exception de la mort. C'est un environnement où la violence et l'oppression s'opposent à toute initiative de réappropriation de soi tant sur l'échelle individuelle que collective. Le Timonier, chef d'État de ce pays qui n'est point nommé, se sert des médias pour abrutir davantage son peuple déjà abêti par le poids de la misère et de la pauvreté. Tout individu qui est contre lui ou contre sa politique est considéré comme un « fou », car il refuse de se soumettre aux règles sociales. Ce peuple a perdu son pouvoir de choisir un autre leader, il s'est mis en marge et a fini par se laisser entraîner dans la folie qui se manifeste par la démission, la résignation et

va même jusqu'au meurtre collectif. Selon Pius Ngandu Nkashama, ce type de folie est défini comme un « anéantissement spirituel, un éclatement de la personnalité qui ne s'accorde plus ni avec la réalité, ni avec son identité propre, ni avec son onirisme cosmique » (1997 : 390). Une telle folie se manifeste aussi par la prise de parole pour dénoncer toutes les traditions qui entravent le féminisme dans ce pays – nous le verrons avec les personnages féminins dans le roman.

L'articulation entre le féminisme et la folie est analysée dans cet article selon les définitions fournies par Carole Boyce Davies et Anne Adams Graves, de même que par Flora Veit-Wild. Selon Davies et Graves, un véritable féminisme africain se situe dans une cause commune plus large :

[It] recognizes a common struggle with African men for the removal of the yokes of foreign domination and European / American exploitation. It is not antagonistic to African men, but it challenges them to be aware of certain salient aspects of women's subjugation which differ from the generalized oppression of all African people. (Davies & Graves 1986 : 9)

Veit-Wild, de son côté, insiste que la folie n'est pas simplement une figuration de l'esprit, car elle crée un état mental où les frontières entre le corps et l'esprit se brouillent. Une telle folie doit être investie stratégiquement comme une résistance jusqu'à la résolution du conflit de genre : « Madness is an element of resistance and a rebellion which must always be put forward until the gender question is resolved » (Veit-Wild 2006 : 89). À travers *La folie et la mort*, cet article vise à répondre à la question de savoir comment la folie peut devenir une arme pour l'émancipation de la femme africaine. Pour ce faire, il s'agit d'abord de voir que cette folie, qui a saisi les peuples africains après les indépendances, est en réalité une perte de soi. Dans un second temps, nous soutenons que cette folie est également un mal social, une conséquence directe des systèmes politiques mis en place pendant et après les indépendances. Enfin, il s'agit d'analyser la folie comme une forme de résistance, car elle peut amener à une prise de conscience, et peut aussi être une révolte qui se déploie à travers les écrits de Ken Bugul.

La folie comme perte de soi

L'auteure de *La folie et la mort* met au centre de son récit Mom Dioum, une intellectuelle moderne. Cette dernière découvre et assimile la modernité lorsqu'elle quitte son village natal pour la ville afin d'y poursuivre ses études. Après ses effroyables expériences urbaines (crise sociale, chômage,

prostitution...) et face à une ville qui s'avère dévoreuse et dévastatrice, la solution idéale qui s'offre à elle est celle d'un retour dans son village : « je décidai de partir pour le village. Sans mes millions. Laissés sur le bateau » (Bugul 2000 : 226). Ce retour aux sources représente pour cette jeune fille la seule solution pratique à ses problèmes, le seul moyen qui devait lui permettre de se sentir partie intégrante de sa communauté. Bien consciente d'avoir perdu ses repères en ville et devenue vulnérable à toutes les influences venant de l'extérieur, elle souhaite retourner au village pour se recréer une identité autre à travers la cérémonie traditionnelle du tatouage des lèvres. Son choix pour cette pratique relève de l'importance qu'elle accorde à ses traditions : « C'était ainsi que quand je suis arrivée au village j'ai pensé à faire le tatouage des lèvres pour devenir méconnaissable et retourner à mes propres repères, à mon propre monde, à moi-même » (*Ibid.* : 226). Notons à cet effet que ce tatouage des lèvres (et donc sur le visage, partie la plus visible du corps) peut aussi avoir d'autres significations. Selon Faydy Drame, dans certaines traditions, ces tatouages ont la fonction de rédemption à travers la souffrance ; des fonctions thérapeutiques pour d'autres cultures (protection du mal aux dents par exemple) et peuvent également avoir des raisons esthétiques et décoratives tout simplement (Drame 2004 : 5).

Cela dit, Mom Dioum sait qu'elle possède plusieurs « moi » incohérents, son « moi profond » et son « moi social » sont contradictoires ; mais elle est incapable de les réconcilier d'où sa décision de se « tuer et renaître » (*Ibid.* : 28). Dans cet oxymore de la mort et de la vie, le discours de Mom Dioum prête à confusion et dégénère en non-sens. Il est possible de considérer ces propos dans leur sens premier plutôt que dans leur sens métaphorique et penser à une mort physique dans la mesure où elle n'a vécu que des déceptions en ville et qu'elle peut voir en la mort une sorte de libération, une échappatoire. D'ailleurs, son amie Fatou Ngouye a saisi ces propos dans leur sens propre. Et pourtant, il s'agit d'un changement de vie ou d'identité. Mom Dioum sait qu'elle ne peut parvenir à réconcilier ses identités que si elle parvient à se définir par rapport à ses racines : « Mom Dioum pensait en ce moment qu'il fallait qu'elle se retrouve, s'appartienne d'abord avant d'appartenir à la mondialisation, à l'uniformisation des idées, des points de vue [...]. Bref à la mondialisation complète et totale » (*Ibid.* : 35). La quête de Mom Dioum pour une nouvelle identité se présente comme le seul moyen de se retrouver dans ce pays où les populations ne réagissent plus, où les lois n'existent plus à cause des multiples décrets et décisions prises par le Timonier. La ville est devenue une véritable jungle où ne règne que la loi du plus puissant, où les

citoyens sont condamnés sans procès, où règnent l'arbitraire et la terreur et où l'appartenance à la communauté est devenue utopique et illusoire. Bref, c'est un centre de la désorganisation où chacun fait ce qu'il veut, où la vie des jeunes est détruite par toutes les tares. Il s'agit d'une folie qui montre que la morale a disparu de la société et se présente comme une réponse compréhensible à des situations invivables, à une aliénation que Ronald David Laing voit comme le résultat d'une violence exercée et subie : « Alienation as our present destiny is achieved only by outrageous violence perpetrated by human beings on human beings » (Laing 1967 : 11). Mom Dioum explique :

Je voulais faire le tatouage des lèvres pour appartenir à ma société, pour appartenir au village, pour retourner et faire partie du village. Je croyais qu'avec le tatouage de mes lèvres j'aurais réintégré mon milieu, car la ville m'avait déçue et je voulais par le tatouage de mes lèvres effacer de ma mémoire toutes les horreurs que j'avais connues. Tu ne peux imaginer comment la ville était devenue terrible. (*Ibid.* : 122)

Elle a voulu se fabriquer un autre « moi social » en décidant de changer son apparence faciale, se servir de la tradition pour se cacher des tares de la cité. Et pourtant, cette culture dont Mom Dioum a besoin pour se retrouver est presque inexistante à cause de la folie qui s'est emparée aussi des villages. Cette folie, selon Michel Man, « est le signe de l'effondrement des sociétés [africaines] nées au lendemain des indépendances. Elle exprime le danger qui les habite et révèle la tension qu'ils [les peuples] vivent » (Man 2007 : 42). Cela dit, bien que ces traditions existent encore, elles peuvent aussi freiner l'épanouissement des individus. La narratrice nous informe que :

Les femmes qui avaient déjà fait ce tatouage des lèvres, et qui passaient par là, ne s'attardaient pas. Elles partaient et revenaient. Peut-être que la vue des bottes d'aiguilles sur les chairs de Mom Dioum, leur rappelait des souffrances atroces. Et qu'il était préférable de s'éloigner de ces horribles souvenirs. (*Ibid.* : 44)

Il s'agit ici de la souffrance qu'endure la femme africaine au nom de la tradition dont la plupart des rites ne sont réservés qu'aux femmes. Cette tradition, qui devait aider la narratrice à guérir de son aliénation, à se retrouver, à se fabriquer un autre « moi » ; cette tradition qui devait devenir une sorte de fierté d'être passé à travers la douleur pour se créer une place dans la société aggrave plutôt son mal-être. La douleur insupportable de ce tatouage a fait que Mom Dioum abandonne ce projet en cours de

route¹. Ce tatouage non terminé a altéré son visage et a réussi à créer un être déformé, un être hybride, à mi-chemin entre les cultures traditionnelles et la vie moderne. Sa fuite est une manifestation contre certains aspects des cultures qui portent atteinte à l'épanouissement de la gent féminine. Dès lors, le village et certaines de ses pratiques traditionnelles deviennent synonymes de souffrance et d'amertume dans *La folie et la mort*. Toutefois, cette fuite peut également signifier à quel degré Mom Dioum est aliénée, d'où son incapacité à aller au-delà de la souffrance pour se créer un nouveau « moi ». Avec les deux précédents ouvrages de Ken Bugul, à savoir *Le baobab fou* et *Rivan ou le chemin de sable*, le retour aux sources est synonyme d'une prise de conscience qui engage la revalorisation des cultures, une revalorisation qui implique un équilibre social et culturel de chaque individu. Les rapports que Mom Dioum entretient avec sa tradition ne sont que des rapports conflictuels et avec elle, le tatouage des lèvres perd toute sa valeur traditionnelle et initiatique. En voulant sortir de l'aliénation qui lui est imposée, Mom Dioum, à cause de son tatouage non achevé, s'installe en marge de la société qui la juge déraisonnable et la traite de folle plus tard. La fuite et le désir de se cacher derrière un tatouage et la déformation de son visage représentent son échec à renouer avec la tradition et son incapacité à réconcilier ses deux identités et deviennent les signes palpables de sa marginalisation et de sa folie. Il s'agit ici d'une crise identitaire que traverse la protagoniste. Elle est incapable de retrouver son « moi » ni dans la ville occidentalisée et ni dans le village. C'est en fait une impasse que traverse Mom Dioum pour qui le retour aux origines est impossible du fait de l'aliénation culturelle puisqu'elle est toujours jugée en fonction de ce qu'elle n'est pas. La folie devient sa seule issue, car on lui demande de choisir entre deux espaces très normés : la vie à la ville ou le village. En effet, la tradition est devenue tour à tour son initiatrice et son bourreau. La tatoueuse qui est la garante de la tradition couvre Mom Dioum d'injures et de malédictions lorsqu'elle s'enfuit : « seule la mort pouvait la sauver.

¹ Comme l'a judicieusement remarqué un des évaluateurs de cet article, cette situation pourrait aussi se rallier à l'idée occidentale, du moins dans la religion judéo-chrétienne, de la douleur comme vision cathartique. En effet, pendant plus de vingt siècles, la souffrance et le dolorisme étaient dans la tradition judéo-catholique des modes de punition, voire de repentance ou d'expiation et permettaient à l'Homme de se rapprocher intérieurement de la Passion du Christ. La mise à la disposition de thérapies antalgiques efficaces par la science a altéré le sens spirituel de cette « offrande de douleur ». Outre cet éventuel lien esquissé avec notre roman, un développement de cette thématique dépasserait le cadre de cette étude.

Elle ne méritait même pas la mort. Elle devait être lâchée aux chiens, aux hyènes, aux cochons pour qu'ils la déchirent en morceaux en la laissant en vie le plus longtemps possible » (*Ibid.* : 117). Toutefois, signalons que Mom Dioum n'est pas folle parce qu'elle est atteinte, pour reprendre les termes de Foucault, de « la folie, cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser et d'agir comme les autres » (Foucault 1976 : 199). Elle est folle parce qu'elle est « l'autre par rapport à l'autre » (*Ibid.*). Sa folie représente une forme d'altérité inacceptable dans le monde où elle vit. Ainsi, la narratrice se retrouve-t-elle dans le piège de l'abandon et doublement marginalisée en tant qu'individu dans la société et en tant que femme dans la société patriarcale, car le tatouage de ses lèvres n'était pas fait seulement pour le côté esthétique, bien que cet aspect-là soit important ; pour elle, c'était « une épreuve initiatique fondamentale » (*Ibid.* : 39). Cette réelle difficulté de Mom Dioum à se réintégrer dans sa tradition est due au fait que certaines traditions n'étaient plus utilisées pour servir l'Africain, mais pour l'asservir. Sa « folie » est le résultat de la tradition galvaudée et du système politique mis en place après les indépendances. Veit-Wild (2006 : 93) explique ce genre de folie comme étant une continuation de la répression politique et mentale amorcée avec le colonialisme. Bien plus, elle est aussi le résultat de l'insanité culturelle dans laquelle se trouve Mom Dioum. La ville ne lui a pas permis de réaliser ses rêves et ne lui a pas apporté les espoirs escomptés, et son retour au village, dans ses traditions, a plutôt mis à grand jour sa marginalisation et son aliénation. Elle s'est installée à la marge de ces deux centres. Cette déformation du visage de Mom Dioum peut être comparée à l'état dans lequel se retrouvent certains Africains qui ont voulu se métamorphoser, abandonner leurs cultures au profit de la culture occidentale, mais qui ont été incapables de bien s'y intégrer. Comme conséquence, ils sont devenus des êtres déformés, acculturés et aliénés de leurs racines.

Cette aliénation, cette folie comme perte de soi des personnages de Ken Bugul se manifeste aussi à travers le mutisme de certains d'entre eux. Fatou Ngouye, Yoro et Yaw dont les récits ont plusieurs points de similitude avec celui de Mom Dioum auquel ils sont tous insérés suivent presque tous cette même trajectoire de vie qui les amène de la folie à la mort. Fatou Ngouye, amie d'enfance de Mom Dioum, est présentée comme une fille très intelligente, mais qui n'a pas pu poursuivre ses études à cause de problèmes financiers et de son union à Mor Lô. Son mariage avec ce dernier n'est qu'un mariage virtuel, célébré en l'absence de son époux. Ils ne se sont jamais rencontrés.

Leurs relations se limitaient aux lettres qu'il envoyait promettant son retour, mais il ne revenait jamais. Fatou est un personnage très mystérieux. De nature, elle est solitaire. Elle ne laisse que rarement paraître ses émotions et ne se défend presque jamais face au danger. Lorsqu'elle part en ville à la recherche de Mom Dioum avec Yoro, elle y subit plusieurs chocs (accusée injustement de vol ; victime d'une arrestation par la police, viols...) contre lesquels elle ne sait comment lutter ou même se défendre; elle s'installe alors dans l'apathie et la résignation. Le lien indispensable entre actions, réactions et résultats s'est atténué en elle et a disparu au fil des situations auxquelles elle a été exposée. Pire encore, la dépression s'est installée en elle parce qu'elle a perdu confiance en qui elle était. Les événements qu'elle a vécus depuis son arrivée en ville sont largement suffisants pour provoquer en elle un traumatisme. Au lieu de chercher à se révolter en faisant de la langue un instrument de combat, Fatou choisit le mutisme, ce qui augmente considérablement son isolement et sa mise en marge au sein de la société. Or, par la pratique du silence comme moyen de communication, ce personnage se condamne à souffrir au-delà des peines que lui impose déjà la société. Toutefois, notons que ce mutisme peut ne pas être forcément un choix, mais le résultat d'un trauma auquel elle a été assujettie depuis son arrivée en ville. Alexie Tcheuyap commente au sujet de la langue que : « le roman africain à l'épreuve de la folie produit un langage autre, celui de la rupture avec soi et avec le monde objectif » (Tcheuyap 2006 : 220). Ainsi, linguistiquement, Fatou ne peut plus communiquer avec cette société déjà aliénée. Les rapports qu'elle entretient avec les hommes semblent être basés principalement sur des abus et le viol. Elle a découvert l'homme à travers la violence, la haine et l'indifférence. Le prêtre, qui est supposé héberger et protéger les âmes perdues, viole Fatou et participe lui aussi à l'aliénation du peuple. L'auteure attire ici notre attention sur la religion chrétienne qui aurait, d'une manière ou d'une autre, perverti la société durant et après la colonisation. Cette allusion à la religion peut aussi se lire comme une critique des valeurs que représente la culture judéo-chrétienne qui valorise la souffrance comme moyen de rédemption. Cela dit, cette société est en fait caractérisée par des incompréhensions et le manque de tolérance à l'égard des différences et des altérités. Ne pouvant plus se confronter aux exigences de la vie sociale, le « moi profond » de Fatou s'est totalement détaché de son « moi social » ; ce qui a entamé sa lente descente vers la folie. Fatou est devenue involontairement un être marginal qui estime que la vie n'a plus de sens. Elle est psychologiquement anéantie ; elle s'est résignée au silence,

à la solitude, à la folie et plus tard à la mort qu'elle considère être son sort et son destin. La folie s'est avérée être un lieu commun auquel personne n'échappe, comme le précise la narratrice : « Les fous, c'est vous et moi. Avec raison ou sans raison. C'est ainsi » (Bugul 2000 : 179). Toutefois, cette folie offre une sorte de libération, un faux moi, une coquille dans laquelle on peut se sentir normal, bien que ce soit seulement de façon temporaire, comme l'affirme Orlando (2003 : 66).

Yoro, son cousin avec qui Fatou s'était rendu en ville à la recherche de Mom Dioum, vit en ville également une expérience très négative. Avec Fatou, il est accusé de vol, mais contrairement à elle, il cherche à s'expliquer pour prouver leur innocence, mais il ne sera pas écouté. Il finit par être sexuellement exploité par un policier homosexuel avant d'être assassiné. Quant à Yaw, il est tué par les gardiens d'un système gouvernemental absolu pour avoir dénoncé des représailles déraisonnables. Yaw est l'amant de Mom Dioum et il rêve, comme elle, d'un changement qui fera ressortir une nouvelle race d'hommes. Après avoir dénoncé les abus des traditions au profit de certains sages, il est mis à l'écart des autres membres du groupe. Il est un être psychologiquement et physiquement distant vis-à-vis de sa famille et de sa communauté. Il s'agit en effet d'une communauté abandonnée à elle-même qui ne dispose d'aucun moyen pour se défendre. Cette communauté s'est adaptée dans une apathie et c'est ainsi que la folie s'est progressivement installée en elle. Ces personnages évoluent dans un milieu traumatisant et sont tous confrontés à un dilemme à cause de l'environnement pathologique dans lequel ils vivent. Cette folie n'est pas mentale, car Franco Basaglia nous rappelle que : « [l]e problème de la maladie et de la folie est le problème du rapport avec la "vérité" en tant que sens, mode d'apparaître, du lieu du langage de la vérité à qui il faut donner la parole et dont la parole doit être déchiffrée » (Basaglia 1976 : 151). En effet, elle est une folie « postcoloniale »². Veit-Wild affirme à ce sujet que « la folie postcoloniale est une continuation de la répression politique et mentale amorcée avec le colonialisme » (Veit-Wild 2006 : 93).

² Le postcolonialisme énonce une position théorique et politique qui façonne un concept actif d'intervention dans des circonstances oppressives. Le postcolonialisme est non seulement contestataire, mais il est engagé vers des idéaux politiques d'une justice sociale transnationale (Young 2001 : 57-58).

La folie comme mal social

La vie sociétale dans *La folie et la mort* est devenue une tragédie que nous pouvons comparer à la situation des Algériens avant les indépendances et dont Frantz Fanon nous fait part : « l'Arabe, aliéné permanent dans son pays, vit dans un état de dépersonnalisation absolue. Le statut de l'Algérie ? Une *déshumanisation systématisée* » (Fanon 1952 : 67). L'emploi abondant de l'ironie et de l'hyperbole dans ce roman ajoute au sentiment d'impuissance qui s'est emparé des membres de la société, laquelle n'a plus d'espoir et doit penser sa propre fin. À ceci s'ajoute l'usage constant des termes « la nuit noire » ou « une nuit terriblement noire ». Le récit débute par « Il fait nuit. Une nuit noire » et s'achève par « Le lendemain matin » ; ce qui donne l'impression que tout se déroule en une seule nuit. Cela traduit le fait que ces populations sont des ombres dans l'obscurité, sans forme et sans identité. Cette nuit noire dans laquelle elles se trouvent ne leur a permis ni de se connaître, ni de s'aimer, et encore moins de tolérer leurs altérités. L'auteure essaie ainsi de montrer la cruauté, l'incongruité et le cynisme qui caractérisent désormais le monde africain.

De fait, les vieillards qui sont supposés être les gardiens des traditions et des guides pour la jeunesse, sont devenus des bourreaux. Yaw, l'amant de Mom Dioum, a failli se faire tuer par un groupe de vieillards en colère parce qu'il a dénoncé ces derniers, qui sous le couvert de la tradition commettaient des meurtres :

Tout d'un coup Yaw se détacha de la foule, se plaça au milieu de l'artère principale devant la procession qui avançait et se mit à crier : écouter ce ne sont pas nos ancêtres qui sont là, ce sont des assassins des criminels. Ils ont tué les enfants, vos enfants. Je les ai vus. Je les ai surpris hier dans la colline. [...] Ils se sont déguisés, ce ne sont pas les morts qui sont revenus. Je les ai vus. Ils n'ont qu'à enlever les masques, ils ne sont pas des ancêtres revenants, c'est une mascarade. [...] Ils nous trompent ainsi depuis des années. (Bugul 2000 : 146)

Le peuple de Vassiri qui croyait en sa tradition est trompé et trahi par ces « sages » qui sont prêts à commettre des meurtres pour garder leurs actes secrets et continuer à utiliser les traditions pour leurs propres fins³.

³ Ce même conflit se dénote avec *L'étrange destin de Wangrin* d'Amadou Hampâté Ba. Dans ce roman, l'auteur expose la vie truculente et pleine de rebondissements d'un homme au nom de Wangrin. Ce personnage, fin connaisseur de la tradition, dont l'âge et l'expérience auraient fait un sage, s'avère pourtant être aussi le premier à vouloir violer sa culture quand ses intérêts sont compromis. Hampâté Ba saisit ainsi l'occasion pour dénoncer le fait que

Dans cette même idée de la perpétuation des privilèges, la narratrice nous présente comment la société traditionnelle de Vassiri, qui jadis reposait sur les sages, est souvent mise en faillite, ses fidèles devenant des vautours. Les populations de *La folie et la mort* vivent sans véritable communion. Elles sont certes conscientes de leur identité multiple, mais n'ayant pas appris à vivre ensemble et à se connaître, il leur est difficile de se tolérer ou de tolérer leurs différences. En plus, leur « moi profond » est devenu étranger à leur « moi social » et a fait d'eux des victimes de cette incohérence dans laquelle ces dernières vivent. Ces populations que nous présente Ken Bugul sont incapables de faire une synthèse finale des diverses personnalités qui les composent pour pouvoir aboutir à une unité. Cette société est dans un déchirement absolu. Par ailleurs, la présence des fous dans cette société renvoie à une communauté en déchéance, à un environnement en échec qui a besoin d'être guéri pour reprendre un nouveau souffle. C'est probablement dans cette lancée que Foucault (1976 : 41) indique que le fou constitue l'inévitable espoir dont le peuple a besoin pour résoudre ses problèmes sociaux. Le peuple que nous présente Ken Bugul ne peut se tourner ni vers les hommes ni vers le Timonier, encore moins vers les prêtres ou les « sages » du village. S'ils ont « perdu » le sens de la raison, ils ont aussi accepté leur aliénation, et ce parce que le pouvoir en place leur fait croire qu'ils vivent dans un monde sans avenir et sans autorité ; et aussi parce que les sages qui sont censés être les dépositaires des traditions sont aussi abrutis qu'eux. Ces populations sont victimes du système que représente le Timonier, car celui-ci a réussi à créer la peur en eux à travers la terreur et la crainte. À travers des décrets, ce Timonier désire éliminer tous ses adversaires et ceux qui sont susceptibles de devenir une menace pour son régime. C'est dans cette optique que tout adversaire est qualifié de « fou ». Christian Delacampagne explique mieux cette stratégie :

Il [= le fou] doit endosser une maladie nouvelle celle dont on a l'étiqueté [...] l'homme que l'on traite de dérangé parce qu'il nous dérange, est donc promis à vivre en lui-même ce dérangement, cette division, ce déchirement. Parce qu'on a décrété que sa maladie était psychique, il est promis aux pires souffrances psychiques. Car la maladie dont est atteinte la communauté entière lui seul doit en souffrir... il est bouc émissaire. (Delacampagne 1974 : 178)

la responsabilité incombe à tous les Africains qui ont en quelque sorte dévalué, perverti et dénaturé leur propre culture à cause de leur aliénation et les invite par conséquent à une prise de conscience.

C'est donc une génération anonyme qui erre sur le plan spatial et sur le plan psychologique, une génération victime d'un malaise identitaire. Achille Mbembe (2000 : 217) a ainsi raison de dresser un réquisitoire sévère contre les dirigeants africains et leur manque de responsabilité à offrir une stabilité matérielle et mentale à leurs populations. La responsabilité de la crise dans ce roman ne repose plus seulement sur les individus qui sont malmenés par des décrets, mais aussi sur leurs dirigeants qui sont devenus des despotes sans scrupules. L'intention de l'auteure est de faire de ce pays un lieu du drame où les populations sont vidées de leur identité et rongées par la folie ; une folie qui s'avère être un facteur de marginalisation, voire d'exclusion. Néanmoins, au lieu de proclamer la défaite de ce peuple, l'auteure annonce plutôt la victoire de celui-ci sur un système qui n'a pas réussi à l'assujettir totalement. Ken Bugul est particulièrement optimiste quant à l'avenir de ces individus. Cette déclaration se reflète dans cet ouvrage lorsque Bugul fait de la folie le mal et le remède en même temps.

La folie : une attitude de révolte

Ken Bugul fait de la folie un catalyseur positif vers une connaissance plus vraie du « moi » de chaque personnage, ce qui devient une force qui peut donner à chacun d'eux les moyens de surmonter les obstacles imposés par la société. Que ce soit Mom Dioum ou Fatou Ngouye, elles n'espèrent plus trouver, dans cette société, la source de leur réhabilitation, car leurs expériences ne sont remplies que de désespoir, de renoncement et de dépression. Leur descente vers la folie est devenue dès lors une possibilité de se détacher du monde cruel dans lequel elles évoluent. C'est un stade de folie où, pour reprendre l'idée de Veit-Wild, les lignes de démarcation entre le corps et l'esprit sont brouillées et une forme de résistance s'est installée ; une résistance qui ne disparaîtra que lorsqu'une solution sera trouvée (Veit-Wild 2006 : 157). Cela dit, cette folie dans laquelle se sont installées Fatou Ngouye et Mom Dioum est devenue comme un refuge et un exil pour elles. Thierry Jean qui a mené des recherches sur les différentes significations de la folie, pense justement que, parce que la clinique se fonde sur les informations recueillies au chevet du malade, fût-ce contre les consensus théoriques, il est en effet plausible qu'un malade puisse y trouver confort. Il affirme à travers une de ses expériences que : « Tous, nous avons rencontré des patients dont l'asile apparaissait le seul refuge viable, leur permettant d'y retrouver une aisance relative et des conditions de vie supportables » (Jean 2003 : 8). En

effet, la folie qui suit le mutisme de Fatou par exemple est elle aussi une forme de résistance et de refuge contre tous les abus dont elle a été victime. C'est ainsi qu'au cours de certaines séances, pour échapper à la réalité, Fatou pense avoir enfin retrouvé Yoro pour qui une fête est organisée à l'honneur de son départ pour ce pays nommé « Atlantite » (Bugul 2000 : 82).

Afin d'explorer non seulement la psyché de ses personnages, mais aussi les facteurs et structures politiques, historiques, sociales et culturelles qui ont un impact souvent déplaisant sur le protagoniste, Ken Bugul se sert donc du concept de la folie comme une sorte de catalyseur. Elle démontre ainsi l'argument de Valérie Orlando selon lequel la folie est liée à une recherche de se décharger des fardeaux politiques et socioculturels : « A mirror image of unreality for female heroine seeking relief from the sociocultural arena and political repressions in which she finds herself entrapped » (Orlando 2003 : 66). Orlando poursuit que ce n'est que lorsque la femme sera comprise non pas comme un objet anhistorique, mais comme un sujet dont le corps vivant est enlacé avec des structures politiques, culturelles et économiques, que la folie cédera finalement la place à la clarté de l'être (*Ibid.*). Dans le cadre de ce récit, la folie fonctionne comme une métaphore de la condition sociale de la femme et de son sentiment d'aliénation. La désintégration sociale devient l'une des manifestations de la désintégration mentale des personnages, du mauvais usage ou de la destruction de la tradition et de tous les repères tant dans les villages que dans les villes.

Le visage défiguré de Mom Dioum, ou plutôt son incompetence à intégrer sa tradition à la modernité font qu'elle est désormais qualifiée de folle. Aussi, un choix s'impose à elle : accepter la folie ou y résister. Ne pouvant plus retourner en ville et coopérer avec le « système » ou même aller dans son village, elle opte pour la folie et décide d'assumer sa nouvelle identité. Elle affirme à cet effet : « La folie peut être un choix, une approche à la liberté. Oui la liberté. La folie choisie, c'est cela la liberté. Il faut être fou pour être libre, pour dire la vérité » (Bugul 2000 : 182). Par cette posture consciente et affirmative, Mom Dioum s'approprie sa nouvelle identité se sachant désormais marginalisée par une société en décadence. Elle choisit de s'affranchir, de se désaliéner, de se rebeller pour finalement devenir elle-même. C'est une folie choisie, car il faut être fou pour être libre, pour dire la vérité. Cette volonté et prise de conscience témoignent dès lors des actes de liberté ou du moins d'un pas vers la liberté. En même temps, le fait d'assumer ces deux identités lui permet également de dénoncer

certains conflits sociaux et de jouer un rôle protecteur, la folie lui offrant la possibilité de garder sa santé mentale et d'être elle-même quand elle est seule et loin du groupe. Désormais sûre de ses identités, elle souhaite aider les autres membres de la société à échapper aux traumatismes. Sous le couvert du manteau protecteur de cette folie, elle s'engage dans le procès de ces pratiques traditionnelles : elle dénonce les contraintes socioculturelles que le continent africain a dû affronter depuis la dernière partie du XX^e siècle comme le signale Orlando (2003 : 65). En jouant le rôle de la folle, ce personnage devient le miroir à travers lequel la société découvre ses propres défauts et ses propres contradictions. Cette folie cesse d'être pour elle un facteur de marginalisation ou d'exclusion et constitue dorénavant une vision du monde. C'est un catalyseur positif vers une connaissance plus vraie du soi. Ainsi, en passant de la phase de l'aliénation à celles de la crise identitaire, du déséquilibre psychologique, de la déstabilisation et de la folie, puis à celle de la mort, le personnage de Ken Bugul nous montre comment traverser ces phases afin de réconcilier différentes identités pour enfin renaître libre :

- Yaw, y aura-t-il un moyen de choisir sa folie ? [...]
- Nous avons toujours la possibilité de faire un choix...
- Donc la folie serait un choix répondit Yaw.
- Parce que nous n'avons plus de choix peut-être. Parce que nous n'avons pas les moyens de choisir autre chose. (Bugul 2000 : 182)

En effet, cette folie est un discours qui va à l'encontre de la « raison » collective et propose une prise de conscience. Chez Ken Bugul, cette prise de conscience, bien qu'elle ne soit pas nécessairement une révolte contre tous les aspects de la société et ses traditions et cultures, ou une quête de changement de toutes les structures de la société, vise principalement à une prise de conscience des changements. Cette auteure interpelle la femme africaine à un regard rétrospectif sur sa condition en tant que sujet féminin au XXI^e siècle et, de ce fait, elle suit les pas de bon nombre d'écrivains africains pour qui la folie devient une reconnaissance du « désordre absolu » (Ngandu Nkashama 1997 : 374) et en même temps la seule alternative dans une société régie par des dogmes. Cette prise de position de Ken Bugul a fait dire à Aissatou Diop-Hashim que : « Son but premier dans son militantisme consiste non seulement à libérer la femme d'elle-même, mais aussi de l'entourer d'une société égalitaire qui prône l'épanouissement collectif » (Diop-Hashim 2011 : 13).

En effet, les personnages masculins qui se retrouvent également réduits au mutisme face aux interdits de la société se résolvent eux aussi comme les

femmes à briser le vide de ce silence et à en assumer la pleine responsabilité. Yaw, qui a gardé le sens de la raison comme Mom Dioum, la rejoint dans cet hôpital psychiatrique et se bat à ses côtés pour guérir la communauté de sa folie. Ces deux personnages souhaitent aider la société à faire un pas vers la raison. Ils illustrent les idées de Shoshana Felman pour qui la raison et la folie sont liées. Cette dernière explique : « la folie est essentiellement un phénomène de la pensée : d'une pensée qui dénonce, en la pensée de l'autre, l'autre de la pensée. La folie n'est possible que dans un monde en conflit de pensées » (Felman 1978 : 37). Toute la narration de *La folie et la mort* est par ailleurs marquée par un sentiment de décadence et de descente en enfer, c'est-à-dire qu'elle témoigne d'une colère et d'un désespoir qui annonce souvent une apocalypse imminente. On assiste à une société africaine présentée comme déséquilibrée. Et le style de narration vient refléter la folie que vivent les personnages de Ken Bugul. En effet, *La folie et la mort* ne contient pas de véritables paragraphes, les phrases sont souvent incomplètes ou fragmentées. Il comporte aussi des questions sans réponses, des jeux de mots et des images. De plus, comme le signale Névine El Nossery (2021 : 52), ce roman puise dans une multitude de genres parmi lesquels des contes fantastiques, des légendes et des chants. Si cette juxtaposition de genres peut être lue comme un appui de l'idée de résistance et de révolte dans ce texte, notons que Bugul abandonne également les principes logiques et syntaxiques et insère de nombreux passages en italiques. Cela dit, comme le dit Irène D'Almeida (1994 : 90), la seule chose qui compte désormais pour les personnages de Bugul jadis réduits au silence, opprimés et mis à la marge, c'est la liberté de se fabriquer une nouvelle identité qui leur convient. Valérie Orlando à son tour ajoute que :

Si les femmes continuent de s'appuyer sur des discours masculins qui ont dominé leur langue et détruit tout espoir de se créer une identité originale, alors peut-être que la folie en tant que lieu hors de la norme, aux confins de la société et de la culture, pourrait offrir un moyen de découvrir « l'affirmation d'un soi au-delà de la raison déterminée par la rationalité masculine ». (Orlando 2003 : 17)

Ainsi, la folie devient un choix, une approche à la liberté, un moyen d'établir un nouvel ensemble de signifiants communicatifs, car la dénonciation des répressions que les femmes connaissent dans leur société patriarcale ne peut être souvent entreprise qu'à travers une écriture de l'excès et de la déraison. Ken Bugul utilise alors la folie comme une arme positive à des fins libératrices. Le choix de la folie par ses personnages les conduit au choix de

la mort, une mort symbolique, individuelle qui prédit la mort collective des fous, de chaque membre de la société et devient ainsi la mort de toutes les tares de la société, la mort de la servitude, la mort d'un système politique et patriarcal qui n'a pas pu les assujettir. C'est aussi la naissance d'une nouvelle génération, celle faite de femmes aux identités réconciliées. Cette volonté de se libérer par « la Folie » et « la Mort » conduira à la destruction du socle social pour engendrer une nouvelle société plus équitable, où les membres auront tous les mêmes droits et devoirs.

Conclusion

La folie et la mort est un questionnement sévère des systèmes politiques et socio-culturels de l'Afrique après les indépendances. Dans un premier temps, Ken Bugul dresse le portrait d'une société en crise où la folie est l'une des manifestations du désordre social causé par les abus du pouvoir politique. Sur un ton satirique, cette auteure démontre que le pouvoir en Afrique est loin de contribuer au bon fonctionnement de la société, mais qu'il est un moyen par lequel les autorités s'enrichissent, tout en assujettissant et aliénant leurs populations. Les femmes dans cet ouvrage vivent dans une société en faillite totale, les unes détachées des autres. Elles sont devenues des êtres anonymes, irresponsables et sans repères et se sont placées en marge de leur société. Lentement, elles se sont installées dans la folie et ont découvert qu'elles ont plusieurs identités qui sont difficiles à réconcilier. Néanmoins, leur folie n'est pas seulement négative ; elle dépasse le stade social et culturel pour devenir une source de révolte. L'héroïne de Ken Bugul choisit effectivement la folie pour vivre sa marginalisation, pour se défaire de ses illusions et des inhibitions dans lesquelles elle se trouve. Elle s'en sert également pour se concentrer sur la problématique du patriarcat et de sa condition de femme dans cette société. Sa folie devient dès lors une plateforme qui permet à l'auteure de dire non seulement les maux d'une Afrique aux indépendances échouées, mais aussi celle où certaines coutumes et traditions sont désormais présentées comme des obstacles à l'épanouissement de la femme. Selon sa vision, le pouvoir patriarcal définit le destin de la jeune fille de telle manière que l'espace du village, voire l'Afrique entière, est perçu comme un lieu de souffrance et d'angoisse pour les femmes.

Ouvrages cités

- Basaglia, Franco. 1976. *La majorité déviante : L'idéologie du contrôle social total*. Paris : Union générale d'éditions.
- Bugul, Ken. 2000. *La folie et la mort*. Paris : Présence Africaine.
- D'Almeida, Irene Assiba. 1994. *Francophone African women writers: Destroying the emptiness of silence*. Gainesville : University Press of Florida.
- Davies, Carole Boyce & Graves, Anne Adams. 1986. *Ngambika: Studies of Women in African Literature*. Trenton : African World Press.
- Delacampagne, Christian. 1974. *Antipsychiatrie ou les voies du sacré*. Paris : Grasset.
- Diop-Hashim, Aissatou. 2011. « *Sanni Kaddu* » : *À la redécouverte du discours féministe au Sénégal*. Thèse de doctorat. Université de Maryland : Maryland. En ligne : <https://drum.lib.umd.edu/handle/1903/11638> (consulté le 20 août 2022).
- Drame, Faydy. 2004. « Sénégal : Scarifications de la peau : entre signe de beauté, identité et effet thérapeutique ». *Walfadjri*, 8 janvier : 11-18 En ligne : <https://fr.allafrica.com/stories/200401080520.html> (consulté le 11 juillet 2022).
- El Nossery, Névine. 2021. « La folie et la mort de Ken Bugul ou l'écriture du débordement ». *L'Érudit franco-espagnol*. 14 : 45-55.
- Fanon, Frantz. 1952. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil.
- Felman, Shoshana. 1978. *La folie et la chose littéraire*. Paris : Seuil.
- Foucault, Michel. 1976. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard.
- Jean, Thierry. 2003. « La folie est-elle une question idéologique ? ». *Journal français de psychiatrie*. 2 : 4-8.
- Laing, Ronald David. 1967. *The politics of experience*. New York : Pantheon Books.
- Man, Michel. 2007. *La folie, le mal de l'Afrique postcoloniale dans Le baobab fou et La folie et la mort de Ken Bugul*. Thèse de doctorat en littérature. University of Missouri-Columbia.
- Mbembe, Achille. 2000. *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala.
- Nkashama, Pius Ngandu. 1997. « Le roman africain moderne : itinéraire vers la folie ». *Présence Francophone*. 15 : 85-103.
- Orlando, Valerie. 2003. *Of suffocated hearts and tortured souls: Seeking subjecthood through madness in francophone women's writing of Africa and the Caribbean*. New York : Lexington Books.
- Tcheuyap, Alexie. 2006. « Esquisse d'une typologie des cinémas en Afrique noire ». *International Journal of Francophone Studies*. 9 : 203-221.
- Veit-Wild, Flora. 2006. *Writing madness: The borderlines of the body in African literature*. Oxford : Oxford University Press.
- Young, Robert. 2001. *Postcolonialism. An historical introduction*. London : Wiley-Blackwell.